

Marie de France, c'est-à-dire d'Île-de-France, ou, plus généralement, de France, par rapport à l'Angleterre. Car Marie a probablement vécu en Angleterre, peut-être à la cour de Londres, la cour d'Henri II Plantagenêt (1154-1189), le plus brillant foyer intellectuel du monde occidental au XIII^e siècle³. Duc de Normandie, comte d'Anjou, duc d'Aquitaine par son

1. *Das Buch vom Espurgatoire S. Patrice der Marie de France*, éd. K. Warnke, Halle, 1938 ; Marie de France, *Fables*, éd. A. Ewert et R.C. Johnston, Oxford, 1942.

2. Voir J.-C. Huchet, « Nom de femme et écriture féminine », *Poétique*, 12, 1981, pp. 407-430.

3. Sur la cour d'Henri II, voir R. R. Bezzola, *Les Origines et la formation de la littérature courtoise en Occident, 500-1500*, Paris, Champion, 1944-1963, troisième partie.

mariage, en 1152, avec Aliénor d'Aquitaine (séparée d'avec le roi de France Louis VII), roi d'Angleterre en 1154, Henri II est alors le plus puissant prince de l'Occident chrétien et la cour de France ne saurait rivaliser avec le rayonnement de la cour d'Angleterre. La cour royale, nouvelle réalité sociale et culturelle pour le XIII^e siècle, attire les intellectuels, qui cherchent à y faire carrière. On voit s'y épanouir la littérature en langue latine avec des clercs curiaux comme Jean de Salisbury, dont le *Polycraticus* (1159) marque un nouvel essor de la réflexion politique et, à travers son portrait du prince idéal, affirme une nouvelle idéologie royale, mais aussi Gautier Map, Pierre de Blois, Giraud de Barri. C'est surtout le développement d'une littérature courtoise en langue vulgaire, à la gloire de la chevalerie qui se constitue alors en classe⁴. Les premiers romans en langue française, autour de 1160, cherchent leur inspiration dans l'épopée antique : le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, le *Roman de Thèbes* et le *Roman d'Eneas*. Benoît de Sainte-Maure vit à la cour de Londres et dédie son œuvre à la reine Aliénor ; l'auteur du *Roman de Thèbes* semble poitevin, celui du *Roman d'Eneas*, normand. On a donc pu émettre l'hypothèse que les trois romans s'inscrivaient dans le même cadre politique et culturel, le royaume anglo-normand. Or Énée est donné comme ancêtre, dans *Le Roman de Brut* de Wace (1155), à Brut (Brutus), premier roi éponyme de la Grande-Bretagne et lointain prédécesseur du roi d'Angleterre Henri II. Henri Plantagenêt aurait cherché à capter le mythe des origines troyennes que se réservaient les rois de France avec leur ancêtre légendaire Francus-Francis, héros troyen et aïeul des Francs. En outre, l'abbaye de Glastonbury, qui se voulait la rivale de Saint-Denis, devait inventer, en 1191, les tombes d'Arthur et de Guenièvre, s'appropriant le mythe insulaire du roi Arthur pour l'opposer au mythe continental de Charlemagne.

L'œuvre de Marie de France s'inscrit dans cette éclatante cour de Londres, bien entourée par celles des plus brillants intellectuels de l'époque. Parallèlement, à la cour de Champagne, où la comtesse Marie favorise les arts comme sa mère Aliénor, Chrétien de Troyes exploite, comme Marie de France, la matière de Bretagne, mais pour la mettre au service de cette

4. Voir E. Köhler, *L'Aventure chevaleresque, Idéal et Réalité dans le roman courtois*, Paris, Gallimard, 1974 et E. Baumgartner et C. Méla, « La mise en roman », dans D. Poirion éd., *Précis de littérature française du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1983, chap. 3.

nouvelle forme littéraire qu'est le roman : *Erec et Enide*, *Yvain ou Le Chevalier au lion*, *Lancelot ou Le Chevalier de la charrette*, les premiers romans bretons, sont contemporains des *Lais*. En effet, les *Lais* comme les *Fables* sont antérieurs à 1189, date de la mort d'Henri II et de celle de Guillaume de Mandeville. En revanche, le traité d'Henri de Saltrey étant postérieur à 1189, l'*Espurgatoire*, qui le traduit, ne peut être lui aussi que postérieur à cette date. Pour préciser ces datations, on a relevé l'influence du *Brut* de Wace, dans la peinture du monde arthurien de Lanval, et, moins sûre, celle du *Roman d'Eneas* (vers 1160), dans la peinture des affres de l'amour (*Guigemar*, *Equitan*, *Eliduc*). Les *Lais* seraient donc la première œuvre de Marie, vers 1170, suivie des *Fables*, vers 1180, et de l'*Espurgatoire*, après 1189.

Seul un manuscrit de la seconde moitié du XIII^e siècle (le manuscrit Harley 978 de la British Library de Londres) contient l'ensemble ici présenté : le prologue et les douze lais. Quatre autres manuscrits offrent un ou plusieurs lais. Tous les éditeurs des *Lais* ont donc choisi pour texte de base ce manuscrit H. L'édition de Karl Warnke, reproduite dans ce volume dans sa troisième version, suit, comme les autres, cet unique manuscrit. On voit que les incertitudes qui planent sur l'auteur pèsent également sur son œuvre. Rien ne permet d'affirmer que ce recueil est l'œuvre d'un seul auteur : les douze lais peuvent avoir été regroupés par un compilateur qui les aurait choisis parmi des lais dispersés (dont certains de Marie ?), et aurait décidé de leur ordre⁵. Seule l'unité de ton, d'intention et de style qui s'affirme dans les douze poèmes pousse à les attribuer à un unique auteur, Marie, qui les aurait réunis et présentés dans ce prologue-dédicace où elle justifie son projet de « rassembler des lais et de les raconter en vers ». Mais bien des lais anonymes s'alimentent aux mêmes sources folkloriques que les douze lais de ce recueil. Les lais de *Graelent* et de *Guingamor*, inséparables du lai de *Lanval*, content les amours d'un mortel et d'une fée : Graelent et Guingamor sont attirés dans l'autre monde par un animal merveilleux, blanche biche ou sanglier blanc, qui rappelle la biche blanche aux bois de cerf du lai de *Guigemar*. Graelent et Guingamor, comme Lanval, sont poursuivis par une reine

5. Voir R. Baum, *Recherches sur les œuvres attribuées à Marie de France*, Heidelberg, 1968. Les doutes de R. Baum constituent un antidote salutaire contre les biographies de Marie de France, créées de toutes pièces à partir des œuvres. Mais c'est tomber dans l'excès inverse que remettre en cause l'existence même de Marie.

amoureuse, avatar de la femme de Putiphar ; Graelent, comme Lanval, trahit la confiance de la fée et perd son amour. Les trois héros disparaîtront dans l'autre monde, seule patrie des amours parfaites. Méliçon le loup-garou est victime, comme le Bisclavret, de la perfidie de sa femme, qui veut le condamner à garder sa force animale. Doon, comme Milon, affronte dans un tournoi, sans le savoir, le fils qu'il n'a jamais vu⁶. Les premiers éditeurs de Marie ont d'ailleurs été tentés de lui attribuer certains de ces lais. Mais la plupart de ces récits, plus tardifs, semblent exploiter à la fois la tradition populaire et les lais de Marie.

Introduction
de L. HART-LANONER
aux Lais de Marie de
France, Paris,
Lettres gothiques
1998